

NOTRE-DAME-DU-MOIS-D'AOUT.

Le christianisme, qui est l'histoire de l'action de Dieu sur le monde, est en même tems l'histoire de l'humanité qu'il nous montre divinement séparée par les deux endroits où elle avait failli. Dieu, plus adorable encore quand il rend la vie que lorsqu'il la donne, voulut effacer la faute de notre premier père en se faisant homme, et la faute de notre première mère en s'incarnant dans le sein d'une vierge. Le monde fut sauvé par deux prodiges, comme il était tombé par deux chutes; le Verbe naquit homme et la mère resta vierge. Qui défaille en Adam se relève dans le Christ, qui pleure en Eve se réjouit en Marie. N'est-ce pas un dualisme ineffable que ce double mystère de réparation, analogue au double et douloureux mystère de déchéance qui avait vicié les deux sexes du genre humain, c'est-à-dire les deux sources de sa vie? Voici que le fils de Jehova devient homme et reste Dieu, que Marie devient mère et reste vierge, que Jésus est l'homme divinisé et Marie la femme angélique, comme dit Bossuet, d'après Tertullien. Une faible créature, qui souffre la moitié de la passion du Sauveur, afin de conquérir les hommes et de les protéger, l'intelligence suprême éternellement engendrée du Père et Dieu comme lui, qui prend notre croix pour unir le nom d'homme à son nom de Verbe, et pour faire de la charité une chose si grande que les esprits célestes descendent sur la terre pour l'exercer eux-mêmes et viennent aimer les hommes pour ressembler à Jésus-Christ! En vérité, voilà des merveilles trop nouvelles pour qu'elles soient écloses de l'esprit humain qui n'aurait pu monter si haut, même en rêve.

L'esprit créé n'est point capable de tels miracles, il n'en sera jamais là. Nous avons assez de compréhension pour découvrir ce qui naquit avec nous, assez de pouvoir pour subjuguier les éléments et pour tirer d'une légère fumée des forces qui ébranlent le monde; mais nous n'aurons pas ce qu'il faut pour découvrir par nous-mêmes ce qui est antérieur à nous, ce qui est l'éternité, ce qui est la vie. Si Dieu ne s'était révélé lui-même et n'avait fait de son nom le premier mot de la langue humaine, jamais une parole d'homme ne serait montée jusqu'à lui. Comme le remarque un savant écrivain catholique, M. Roselly de Lorgues, dans son admirable Démonstration du péché originel, le génie de l'homme semble créé pour la destruction, et l'on mesure sa puissance à l'immensité des ruines qu'il a faites. Il sait mieux abattre que produire, incendier qu'édifier, empoisonner que guérir. Il recule de jour en jour la science de la mort. Napoléon employa vingt ans à détruire des armées, et à force d'en immoler pour sa gloire, il ne lui en resta plus pour sa défense. En résumé, ceux qu'on appelle grands chez les hommes ne travaillent qu'à une chose, à se faire un tombeau.

Mais si l'homme s'élève par la mort, le christianisme s'élève par la résurrection et par la vie. Quiconque prétend que les prêtres ont inventé cela, prouve, sans y penser, la divinité du sacerdoce qui aurait inventé la charité qui est Dieu, c'est-à-dire la guérison, le salut, le bonheur et la gloire du genre humain. Non, cette grande découverte de la Rédemption n'est point sortie de l'esprit d'un jour; elle est née du cœur de l'homme; elle est née du sein de la femme qui change le nom d'Eve; elle s'appelle le Dieu-Homme, comme Marie s'appelle la Vierge-Mère.

Les douleurs, les gloires, les fêtes de Jésus et de Marie sont unies entre elles, comme le corps adorable du fils fut uni à la chair immaculée de la mère. Car l'Eglise n'a pas voulu séparer ce que Dieu avait lié si intimement. Le culte de la mère et du fils est un seul et même culte; nous ne pouvons pas prononcer le nom de l'un sans joindre le nom de l'autre, et nous ne pouvons adorer notre père, qui est Dieu, notre Sauveur et notre frère, qui est Jésus-Christ, sans prier, par la même parole, notre mère et notre sœur, qui se nomme la Reine des Anges.—Aussi, depuis dix-huit cents ans, le nom de Marie semble avoir pris possession de la terre, comme du ciel. Tous ces siècles sont marqués par sa puissance, toutes les années, par ses fêtes, toutes les vies d'hommes, par quelques grâces émanées de sa bonté, tous les jours, par les trois heures qui lui sont dédiées. Où est l'enfant qui n'ait appris ce nom le même jour que celui de sa mère? Où est l'homme blasé qui ne retrouve un sourire de tendresse pour cette figure de force et de virginité qui engendra tant de vertus et inspira tant de génie? Notre-Dame-du-mois-d'Août porte un caractère spécial de grandeur et de beauté. Placée au milieu de l'année, dans le mois du soleil, des moissons et des fruits, elle semble annoncer qu'avec cette couronne d'étoiles, avec ce nom de gloire et d'amour, il ne manque plus rien au ciel qui possède son roi, à la terre qui donne une reine aux anges, au chrétien

qui se nourrit tous les jours de l'agneau divin dont elle fut la mère, à toute la création tombée à genoux devant le fruit qui est né d'une si belle fleur. Cette fête ne rappelle pas la gloire infinie, sans limites, du Verbe fait homme qui s'élève lui-même au dessus des soleils, et va s'asseoir à la droite du Père, comme l'exprime le mot *Ascension*; c'est le jour de l'humanité glorifiée dans la femme que le Sauveur vient chercher pour la reposer sur le plus haut trône qu'une créature puisse atteindre. La Vierge ne s'en va pas d'elle-même, comme la lumière primitive; elle monte sur les flammes de celui qu'elle a porté; elle est prise, comme l'exprime le mot *Assomption*, qui caractérise parfaitement la différence du triomphe de l'homme, ainsi que les points de relation qui les unissent.

L'Assomption, qui couronne au ciel la plus haute vertu créée, est sur terre la fête de l'espérance et de la joie. C'est la fête de ceux qui chantent et de ceux qui souffrent, des femmes et des vierges, des rois et des prêtres, de l'homme qui combat et des enfans qui ont une mère à pleurer. C'est la fête des familles, c'est une journée plus belle et plus douce que celle des étrennes; car celui qui n'a plus de mère ou d'ami, peut toujours en retrouver en ce jour-là.—Il est de foi qu'un esprit céleste est placé près de chaque homme, pour veiller sur ses destinées; les païens même le reconnaissaient et l'invoquaient sous le nom de bon génie. Mais alors les hommes n'avaient qu'un ange pour protecteur. Aujourd'hui, nous avons une Providence de plus. Dieu qui est bon, même en offrant sa croix, nous enlève quelquefois un père et une mère; mais il y en a une qu'il ne nous prend pas; c'est la sienne qu'il nous a donnée en la donnant à saint Jean. L'Assomption est donc la fête du foyer domestique.

C'était jadis la fête des Croisés, la fête de la chevalerie, la fête de nos rois, la fête de l'empire, la fête de ces deux sœurs illustrées par l'héroïsme et le malheur: la Pologne et la Vendée. C'est encore la fête des nations et de la chrétienté.

Oui, certes, il était beau de voir autrefois les populations ébranlées comme la mer, et suivant avec des transports de joie l'image d'une femme, le symbole de la virginité, de la compâissance, de la douleur, de la grâce, de la maternité, de la gloire, de la faiblesse et de la force. Dans notre siècle de mercantilisme et de froide indifférence, on ne comprend plus ces tendres émotions religieuses qui saisissaient tout un peuple et le poussaient loin de ses foyers, soit au tombeau du Seigneur, soit à Rome, soit à quelque pèlerinage célèbre où la Vierge était invoquée sous l'un des mille titres que lui a donnés la reconnaissance humaine. Car partout où brilla cette radieuse figure, il est resté dans l'air, comme un divin parfum que les siècles n'emportent pas, et qui tire à lui les âmes et les souffrances. On ne peut aujourd'hui recomposer, même en idée, ces fêtes grandioses et populaires qui donnaient tant de lustre et de splendeur à la religion de nos aïeux. Alors il fallait être chrétien, ne fût-ce que pour prendre part aux pompes religieuses. Nos pères étaient chrétiens par l'âme, l'esprit, le cœur et les sens. Alors le peuple voyait et croyait; et ce qui éblouissait ses yeux lui donnait l'idée, et comme un réset, de la grande lumière qui éclairait son âme. La religion parlait à ses regards, répondait à ses besoins, rassasiait toutes ses facultés. Elle le pressait aux yeux, aux oreilles, à l'intelligence; elle lui donnait des édifices comparables aux plus majestueuses créations de la nature; des solennités où nos admirables basiliques, encore jeunes alors, resplendissaient sous l'éclat des ornemens, des cierges, des illuminations aériennes, qui mêlaient leurs triangles de flammes aux rayons des vitreaux de couleur; des concerts où le peuple croyait entendre la voix des anges qui l'invitaient à une fête du ciel.

C'étaient des processions fabuleuses où l'on voyait les rois, les évêques, les reines, les ordres de religion et les ordres de chevalerie, les corporations de savans et de mendiants, les capucins, les franciscains, les bénédictins, les universités, les maîtrises, les associations de métiers, les couvens distingués les uns des autres par leurs habits et leurs bannières, les prêtres chargés de reliquaires et des chasses des martyrs, puis la multitude drue, fourmillante, pressée, qui roulait ses premiers flots à St-Denis, quand ses derniers rangs sortaient à peine du parvis Notre-Dame. Il faut visiter Rome ou Séville un jour de Fête-Dieu, pour retrouver, avec l'éclatante variété des costumes du moyen-âge, une ombre de ces solennités serventes et pittoresques que le scepticisme du dernier siècle réfutait par un éclat de rire, et que le panthéisme du nôtre voudrait réduire à l'état de mythe. En ces tems-là la foi était le premier besoin des hommes et des peuples; la naissance, le mariage,